



A. Hubert, f. s. e. r. e.

Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée, N° 28.

Redingotte à collet en schall, Pantalon de casimir, Gillet zébré en velours et satin dessous en barrège.



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée, N^o 28.

N. Delvaux sc.

Robe en gaze cachemire garniture liserée en satin. Chapeau de crêpe lisse; schall de barrège.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRE, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

Elle se montre aux yeux d'un époux éperdu,
Belle de son enfant, à son sein suspendu.

LE GOUVÉ, *Mérite des Femmes.*

C'est ainsi que s'offrit à mes regards la jeune Evelina, lorsque je fus hier matin délibérer gravement près d'elle, sur le choix des étoffes nouvelles dont nous voulions faire emplette pour Longchamp. — Arrivée près de sa chambre à coucher, j'entendis chanter doucement; je prêtai l'oreille : aux inflexions de la voix qui s'affaiblissait graduellement, aux mouvemens égaux et répétés d'une chaise qu'on balançait, je devinai que la jeune mère s'occupait du soin d'endormir son enfant. — Un faible cri du petit marmot l'engagea sans



doute à reprendre le dernier couplet de la chanson *dormeuse*. — Je redoublai d'attention et je l'entendis répéter ces mots :

Adèle est par sa mise embellie,
Mais la vois sans un regard jaloux,
Et lui dis, ainsi que Cornélie :
Mes enfans, voilà mes seuls bijoux.

Oh ! oh ! me suis-je dit , j'arrive dans un mauvais moment pour parler robes et chiffons : Evelina a, parfois, des idées si sérieuses, que je crois que dans ces instans, il lui serait pénible de s'occuper de toutes ces bagatelles qui font pourtant le sujet important de l'entretien de la plupart des femmes.

D'après le couplet que je viens d'entendre, sans-doute, Evelina est tout-à-fait dans sa veine de raison : mes beaux projets de toilette seront à peine écoutés ; elle ne regardera même pas les échantillons des étoffes charmantes que je venais lui montrer. — N'importe, entrons chez elle : son enfant était endormi sur son sein ; les beaux cheveux noirs d'Evelina s'échappaient en désordre sous une riche dentelle et venaient retomber sur son cou d'albâtre ; une longue mèche bouclée était entrelacée dans les jolis doigts potelés du petit amour qui reposait sur ses genoux. La femme la moins jolie aurait paru belle dans cette touchante attitude ; aussi les traits charmants d'Evelina offraient-ils une expression divine : je ne savais trop comment aborder le grand sujet de ma visite, quand, très-heureusement, un petit morceau de gaze cachemire à mille raies s'échappa de mes doigts, et rappela à mon aimable amie que nous étions convenues la veille de disposer ensemble une toilette nouvelle. — Je vous avoue, lui dis je, que, vous trouvant occupée à remplir le plus saint des devoirs, je n'osais mêler des idées profanes aux douces vertus que je vous voyais pratiquer. — Pourquoi cela ? me répondit Evelina ; les femmes peuvent très-bien allier les soins de leur famille avec les agrémens de la société et les plaisirs de la jeunesse. Mères tendres, épouses raisonnables, elles peuvent dans la journée se livrer entièrement à l'ordre et au bonheur intérieur de leur maison ; et, le soir, faire le charme d'une réunion par leurs grâces et leurs brillantes parures. Je vous

assuré que je suis très-éloignée de ne pas aimer la toilette; que je cherche au contraire à paraître toujours aussi jolie qu'il m'est possible de l'être; et, pour vous le prouver, nous allons nous occuper du choix de l'étoffe et du chapeau qui me siéront le mieux. — Elle posa doucement son petit ange dans sa barcelonette, et nous montâmes dans sa voiture qui nous conduisit chez sa couturière.

Chemin faisant, je réfléchissais qu'une femme raisonnable peut concilier tous les avantages de la vie; elle peut se faire admirer et estimer par des qualités essentielles; elle peut plaire et briller par les agrémens qu'elle apporte dans la société; elle peut.... Notre voiture s'arrêta tandis que j'étais en si beau chemin pour moraliser; nous descendîmes chez M^{me}. D. Là, nous vîmes plus de trente robes que l'on disposait pour les jours de Longchamp: celles qui fixèrent notre attention se composaient de gaze cachemire; d'autres en cachemire, avec de simples palmes au bas pour toute garniture: les robes de ces étoffes étaient d'un rouge ponceau ou nakara; plusieurs robes en mousseline des Indes brodées et doublées de satin, garnies en tulle et d'autres en point d'Angleterre. Nous choisîmes deux robes de gaze cachemire; Evelina en prit une blanche qu'elle fit garnir de trois rangs de grandes pointes, posés sous un rouleau de satin jonquille, et dont les pointes étaient bordées d'un biais de satin; une pièce, dite à la Sévigné, en satin jonquille, marquait gracieusement sa taille; un joli chapeau du goût le plus simple, en gaze lisse, orné de biais et de traverses en satin, complétait cette charmante toilette.

— L'on a encore vu à la dernière représentation de l'Opéra, beaucoup de chapeaux en velours noir. Ces chapeaux, d'une forme ronde dont un des côtés de la passe est un peu relevé, se placent à présent très en arrière, et laissent voir toutes les grosses boucles des cheveux; deux plumes plates posées de côté et qui viennent tomber presque sur l'épaule, sont les seuls ornemens qu'on adapte à ces chapeaux. L'on voyait aussi des coiffures en cheveux ornées de bouquets d'aubepine en or et en argent; d'autres avec des giroflots jaunes; plusieurs dames avaient des robes de barège ponceau; et, pour coiffures, des turbans en barège et en gaze blanche lamée. Les hommes portent généralement des redingotes dont les

collets sont à schall : les gilets sont toujours rayés, mais les plus nouveaux sont rayés en zig-zag. On commence à voir des pantalons blancs et en nankin.

DONATINE T.

MOEURS PARISIENNES.

ESQUISSE.

(Suite).

« J'étais sur le palier. Deux dames de la société, furtivement sorties comme moi du souper qui va finir, s'entretiennent mystérieusement, en considérant un cachemire que l'une d'elles a sur le bras. Je m'éloigne par discrétion, et me voilà dans la cour. Un homme tout égaré et porteur d'une mine assez patibulaire, s'adresse à moi, et me demande justice. *N'êtes-vous pas, Monsieur, le commissaire?* Croyant que c'était un client de mon ami le *commissionnaire*, j'allais le conduire au parloir, quand une réflexion me fait sentir que c'était de police alors qu'il s'agissait.

» Suivant ma méthode, que quelques-uns nommeront provinciale, d'intervenir dans les affaires où le hasard semble m'appeler, je sonne moi-même chez le magistrat, et je préviens une jolie femme-de-chambre qui m'ouvre, qu'on réclame les secours de l'autorité dans une maison voisine. Monsieur, me dit la modeste chambrière, il est absolument impossible que Monsieur le commissaire sorte actuellement. On est à jouer : Monsieur est en malheur, et parie contre un homme qui passe quatorze fois. Demain matin, sans faute, le greffier se rendra chez vous ; si vous voulez donner votre adresse... J'insiste ; on me dit que Monsieur le commissaire n'est pas visible ; qu'au besoin il n'est pas chez lui. Je cherchai à contenter le plaignant, au moyen de cette dernière version, et je rentrai dans l'asyle de la piété, en maudissant les antres de la police.

» La scène a changé chez M. Jourdain ; Comus a fait place à Plutus. Des échaffauds dressés (car peut-

» on autrement appeler ces tables à tapis verts) sont les au-
 » tels sur les quels s'offrent de nombreux holocaustes.
 » Le plus pur de leur sang tombe dans ce réceptacle qui,
 » sous le nom de *chadelier*, envahit chaque soir pour grossir
 » l'escarcelle du patron, une partie de la perte de ses com-
 » mensaux. Ce n'est pas tout, continue mon homme, en me
 » frappant sur l'épaule, pour rappeler mon attention; (en
 » effet j'étais peu à son récit et je réfléchissais à la séance des
 » Députés, de la veille, et subsidiairement à mon dîner qui
 » pourrait refroidir;) la pièce a suivi jusqu'ici toutes les règles
 » d'Aristote : vous allez voir le dénouement.

» Vous connaissez ces champs de bataille où les belligérans
 » s'assassinent en se disant des douceurs. Ici le combat finis-
 » sait, sinon faute de combattans, au moins faute de muni-
 » tions. Mais mon ami *** est là : c'est une providence. Je
 » l'ai vu passer plusieurs fois, suivi de tel ou tel vaincu, dans
 » le cabinet aux confidences, qui sert sans doute d'ambulance
 » aux blessés. Soudain en ma qualité de flaneur, que le jeu
 » ennue, et qu'un peu de curiosité excite, je me faufile par
 » un couloir à peine éclairé, et profitant du privilège qu'offre
 » la porte ouverte, je me trouve dans le forum. Trois jeunes
 » gens présentaient à mon désintéressé traitant, l'un sa
 » montre, l'autre un bijou, ayant nom *souvenir*, le troi-
 » sième, son habit, son propre habit, qui, dit-il, n'a été
 » porté que deux fois. — Messieurs (c'est mon ami qui
 » parle), dans mon salon je suis homme du monde et de so-
 » ciété. Ici, je suis *commissionnaire*, et, comme on dit, sur
 » mon terrain. Je vous donnerai tant pour votre montre; ce bijou
 » ne vaut que cela, et quand à votre habit, en s'adressant
 » au dernier, je suis obligé en conscience de faire fléchir mon
 » tarif de moitié parce que, attendu que vous ne pouvez re-
 » paraître en chemise chez moi, je vous laisse le nantissement
 » jusqu'à la fin de la partie. Mon domestique ira vous recon-
 » duire chez vous pour le reprendre, si la fortune ne vous
 » sourit pas. En attendant, prenez garde de le gâter. »

Ma foi, mon cher, me dit enfin mon bon voisin, en se
 levant, je fus tellement scandalisé de ce que je voyais que,
 saisi d'une juste indignation, je gagnai l'antichambre pour
 échapper à cet atmosphère empoisonné. Notez, s'il vous
 plaît, que je fus obligé de prendre, bon gré, mal gré, un

viens feutre gris et une redingotte usée, en échange d'un chapeau et d'un carrick neufs; vu, me dit-on, que quelque monsieur très-pressé se serait trompé assurément. Le candide *commissionnaire* pourrait peut-être me donner des nouvelles de ma dépouille si bénévolement enlevée, mais je ne compte pas le revoir de sitôt.

Je quittai mon voisin en abondant entièrement dans son sens, et en répondant à ses dernières questions, à-peu-près comme Pentagenet répond à Panurge, au sujet du mariage, et je courus chez moi, en fulminant contre les circonstances qui peuvent exposer un honnête homme à faire réchauffer son dîner.

L'Anachorète de Villeneuve,

LEROY.

VARIÉTÉS.

HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE,

Par M^r. BEYLE.

DE tous les sentimens que l'homme est susceptible d'éprouver, l'admiration est peut-être celui qu'il pousse le plus rarement au-delà des bornes de la raison; cependant il existe des êtres qui, à force de vouloir tout louer, tout admirer, parviendraient à rendre ridicules les choses même les plus belles, si l'on faisait le moindre cas de leurs discours. Semblables aux Harpies dont parle Virgile, ces êtres gâtent tout ce qu'ils touchent; et leurs louanges produisent à-peu-près l'effet de cette lourde pierre que l'ours de la fable lance sur le visage de son maître endormi.

Pour l'amusement de nos lecteurs, nous allons exhumer du vaste tombeau de l'oubli, une phrase que nous avons rencontrée dans un ouvrage intitulé : *Histoire de la Peinture en Italie*, par M. Beyle. Nous nous abstiendrons toutefois de rendre aucun compte de cet ouvrage que nous avons parcouru seulement, et où nous avons trouvé plusieurs phrases du genre de celle que nous allons rapporter. L'auteur

parle de cette fameuse peinture à fresque de Léonard de Vinci, *la Cène*, et voici comment il s'explique à ce sujet :

« Mais on sait que tous ceux qui entourent Jésus ne sont que des disciples; et, après la revue des personnages, l'œil revient bien vite à leur sublime maître. La douleur si noble qui l'opprime serre le cœur. L'ame est ramenée à la contemplation d'un des grands malheurs de l'humanité, la trahison dans l'amitié. On sent qu'on a besoin d'air pour respirer; aussi le peintre a-t-il représenté ouvertes, la porte et les deux croisées qui sont au fond de l'appartement. »

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE.

Peste soit de ta chute, empoisonneur au diable;

En eusses-tu fait une à te casser le nez!

Nos lecteurs ne s'attendaient pas, je suis sûr, à trouver ici ce délicat aperçu; et il est vraiment à regretter que M. Beyle se soit arrêté en si beau chemin, et ne nous ait pas détaillé avec cette finesse d'observation qui lui est propre, la grâce avec laquelle les pieds de la table et du siège posent sur le plancher; et la distance mise entre chaque disciple, selon les diverses passions qui les agitent; et le muscle audacieux qui se dessine sur le bras de Juda, lorsque, mettant la main au plat, il va trahir notre Sauveur; et l'attitude simple et modeste des mets servis aux disciples; et... Mais, à propos de mets, il me vient une idée, et, cette idée, je dois l'exprimer ici pour l'instruction de ceux qui voudraient scruter les intentions secrètes de Léonard de Vinci. Ne serait-il pas possible, par exemple, que la cuisinière chargée de préparer le repas, eût malheureusement laissé brûler le rôti, et que, pour chasser la fumée qui remplissait l'appartement, on eût ouvert momentanément la porte et les deux fenêtres? Certes, ceci mérite que l'on y réfléchisse à deux fois; et, sans avoir l'honneur de connaître personnellement M. Beyle, je le crois assez équitable pour ne pas rejeter, sans examen, la conjecture que j'ose opposer à la sienne.

P. A. T.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

La reine Elisabeth porta sur le trône toutes les qualités d'une grande reine, et tous les vices du cœur. On s'arrête difficilement à la pensée qu'une femme ait pu pousser aussi loin la vengeance qu'inspire l'amour propre humilié ou l'amour blessé dans ses affections. Marie-Stuart est un triste exemple du danger qu'offrait une rivalité de prétentions avec cette reine ambitieuse. Le sujet du château de Kenilworth nous prouve qu'il ne fallait pas plus lui disputer un cœur qu'une couronne, et que ses ressentimens en amour étaient aussi dangereux que sa haine en politique. Il est impossible d'avoir répandu un intérêt plus soutenu et plus vraiment dramatique que celui que nous présente cette nouvelle pièce : jusqu'au dernier instant on espère que le vice succombera dans le piège préparé pour l'innocence. L'effet théâtral eût été aussi frappant, et chacun se serait retiré plus satisfait; du reste il est difficile de rien rencontrer de plus attachant que ce mélodrame. Le troisième acte présente des situations pleines d'intérêt : la magie des décorations ajoute encore à la triste illusion où vous plonge la vérité des caractères, dont les nuances sont tracées avec un vrai talent : on se croit avec les personnages qu'on y voit en action; on voudrait prévenir leurs forfaits; on voudrait sauver leur intéressante victime : un cri d'effroi semble prêt à vous échapper quand on la voit se précipiter dans l'abîme où le crime seul devait être englouti. Cette pièce est montée avec un soin particulier. Le jeu des acteurs, la pompe du spectacle assurent à ce mélodrame un succès long et justement mérité.

AVIS.

LES Abonnemens au *Petit Courrier des Dames* datent des 1^{er}. et 15 de chaque mois; les personnes dont l'Abonnement expire à ces époques sont priées de le faire renouveler si elles ne veulent point éprouver de retard dans l'envoi de leur journal.

A ce numéro est jointe la planche 39.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.